L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 JANVIER 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & COMP.
Rédacteurs-Propriétaires :
C. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUTERGER. S. MARNY.
N° 83, RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLEANS :
MERCREDI MATIN, 18 JANVIER.

☞ Pour le BULLETIN COMMERCIAL et le LISTE MARITIME, ainsi que les annonces D'ARRIVAGEMENTS, voir la 3ème page.

LA POLITIQUE.

La politique est aride, dit-on. Ce n'est pas notre avis, et pour notre part nous la trouvons ordinairement plus amusante qu'ennuyeuse. Qu'est-ce que la politique, en effet ? Le plus souvent elle se résume entre des intérêts rivaux. Des intrigants veulent arriver au pouvoir, aux honneurs, aux dignités, à la fortune. Vite ils se réunissent en coalitions, ils dressent des programmes, ils publient d'ingénieuses Adresses, ils font remonter à toutes les vieilles rhétoriques de l'ancienne comédie, ils font de la rhétorique ampoulée et de parfaites balivernes, ils parlent avec émotion de liberté, de droits populaires, de démocratie,—et le tour est fait.

Ce n'est pas plus difficile que cela. Ce rôle exige beaucoup de hardiesse et peu d'intelligence. Moins on a de conscience et plus on a de chances de succès. La dignité, l'honneur, le respect de soi-même sont un bagage incommode dont il est prudent de se défaire. Pour parcourir rapidement la carrière, il ne faut pas s'arrêter aux vains scrupules dont se préoccupe mal-à-propos l'honnête homme, mais en revanche il ne faut pas craindre de manier l'arme de la calomnie et de manier à tout propos.

Voyez ce qui se passe en ce moment à Washington. Le parti qui est au pouvoir était d'abord divisé en deux camps. Il y avait parmi nos adversaires quelques esprits indépendants qui s'étaient révoltés contre le joug que voulait leur imposer M. Pierce. Hélas ! le président n'a eu qu'à leur promettre de banales récompenses pour les faire rentrer dans le devoir. Les mécontents sont rentrés dans le rang. Ils ne sont plus à craindre. M. Pierce cependant faisait de la politique et même de la haute politique. L'a-t-on trouvée aride et ennuyeuse ! Est-ce que les péripéties de l'interminable question d'Orient —encore de la politique, cela, si nous ne nous trompons—n'amusent pas beaucoup plus qu'elles ne l'ennuyent. Voilà des gens qui se battent par amour-propre et qui auraient grande envie qu'on les supprimât. En voilà d'autres—les Français et les Anglais assaillent les Russes et les Turcs et les Russes. «Ne vous battez pas,—mais qui n'osent s'avancer pour mettre le holà. Et les protocoles ! Etles notes ! Et les conférences ! Et les consuls de cabinet ! Et les circulaires ! Et les dépêches ! Ma foi, toutcela est fort amusant, et la bataille de Sinope elle-même n'a pu encore interrompre l'hilarité de ces trois quarts du monde civilisé.

Mais nous ne sommes pas en Orient, et il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour trouver dans la politique telle que les gouvernements la pratiquent aujourd'hui une source inépuisable de gaîté. Nous parlions tout-à-l'heure des revirements subits d'opinion qui s'étaient manifestés à Washington à la suite des offres audacieuses du président. Puisque nous sommes sur ce chapitre et qu'il est question d'indépendance nous allons donner ici la dernière lettre de notre correspondant de Washington :

J'ai cité en mon dernier article du vous dire que M. Douglas était présente, au nom du comité des finances, un projet organisant le système de la loterie. Il y est incorporé la loi sur les encouragements, ou des coupons de 1850. Ce bill montre à l'évidence la sincérité de certains discours de M. Douglas, qui prétendent la défendre au point de vue des intérêts du Sud. Il y est spécialement stipulé que les coupons seront reçus en paiement des droits de douane, et que les loteries ne pourront accepter aucun deversement en espèces, et ne devront que recevoir des coupons. Il est aussi question d'interdire les loteries étrangères, et de ne pas permettre l'organisation de loteries qui ne seraient pas dirigées par des citoyens américains. Mais M. Bright est docile au joug, il obéit aux caprices de ses maîtres. Douglas se montre impitoyable envers ceux qui ne le servent pas assez bien. Il est capable de jouer de son ascendant sur ceux qu'on a pu séduire, à l'aide de leur vanité. L'indépendance est pour eux un mot vide. Un jour, c'est un gouverneur de Floride qui, ne voulant pas se laisser entraîner par le Président, a été remplacé par un autre, plus docile. Le sénateur Mason, l'ex-commandant de la station navale de Chagres, qui a été rappelé de son poste par le président, parce qu'il avait dit que le gouvernement de Washington ne pouvait pas, tout en ne voulant pas de guerre avec la Nouvelle-Grenade, laisser les Anglais occuper Chagres, qui appartient à la Nouvelle-Grenade, et qu'il était prêt à se démettre de son mandat de sénateur, si on ne le rappelait pas, a été nommé président de la commission des affaires étrangères du Sénat, en remplacement de M. Pierce, qui a été nommé ministre à Madrid. Mason est un partisan de l'annexion de Cuba, et il a été, dans le Sénat, le plus ardent à demander que le gouvernement de Washington prenne une attitude menaçante envers l'Espagne.